RIEF

Revue italienne d'études françaises
Littérature, langue, culture

15 | 2025
À rebours de la modernité

Les « ruines illustres » de Coppet selon Genlis et Chateaubriand

Coppet's « ruines illustres » according to Genlis and Chateaubriand

Fabio Vasarri

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/rief/15689
DOI : 10.4000/155j8
ISSN : 2240-7456

Éditeur
Seminario di filologia francese

Référence électronique
Fabio Vasarri, « Les « ruines illustres » de Coppet selon Genlis et Chateaubriand », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 15 | 2025, mis en ligne le 15 novembre 2025, consulté le 24 novembre 2025. URL : http://journals.openedition.org/rief/15689 ; DOI : https://doi.org/10.4000/155j8

Ce document a été généré automatiquement le 24 novembre 2025.

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Les « ruines illustres » de Coppet selon Genlis et Chateaubriand

Coppet's « ruines illustres » according to Genlis and Chateaubriand

Fabio Vasarri

1 Le parallèle entre Germaine de Staël et Félicité de Genlis est fréquent dans le champ culturel du tournant des Lumières. Ce sont les deux autrices les plus connues de leur époque, dans un domaine qui dépasse la création littéraire au sens strict, et qui inclut, pour l'une ou l'autre ou pour les deux, la philosophie, l'histoire, la politique, la religion, la morale et la pédagogie. Ce parallèle se fonde de fait sur des positionnements idéologiques bien distincts, libéral et inscrit dans l'héritage des Lumières dans le cas de Staël ; catholique, moralisant et résolument antiphilosophique pour Genlis[1].

2 Violemment critiquée de son vivant à cause de ses partis pris, accusée de fausse dévotion et d'opportunisme politique, Genlis a été quasiment oubliée, contrairement à Staël. On peut même affirmer que la reconnaissance accordée à Staël dans l'histoire littéraire a contribué à éclipser la sienne, comme s'il n'y avait pas assez de place pour deux « femmes auteurs » de la même époque, qui plus est dans le panorama assez dépeuplé de la « période sans nom » entre Lumières et romantisme[2]. En tout cas, il en était autrement sous l'Empire, époque où ses nouvelles historiques ont joui d'une grande popularité, tandis que Staël a été vivement attaquée pour ses romans. On sait que Napoléon a protégé Genlis, qu'il appréciait peut-être presque autant qu'il abhorrait Staël. On a même soupçonné Genlis de lui servir d'espion dans les milieux culturels, bien que ce point reste à prouver[3].

3 La relation directe entre les deux autrices est marquée à son tour par un déséquilibre évident. Staël lisait les ouvrages de Genlis, dont elle appréciait « le style pur et élégant » et, dans une note de *De la littérature*, elle loue ses romans pour « la situation des tableaux et l'observation des sentiments »[4]. Pourtant, selon Sainte-Beuve, elle aurait dit de sa consœur : « elle m'attaque, et moi je la loue ! »[5]. Genlis, en effet, l'a critiquée à plusieurs reprises et il est probable que Staël ait mis un point d'honneur à ne pas relever ces attaques et à ne pas y répliquer publiquement.

4 C'est sur cette inimitié littéraire et idéologique que je voudrais m'arrêter, pour en questionner les conflits et les ambiguïtés, et pour tenter un parallèle avec la position de Chateaubriand, dans le cadre de l'antimodernisme post-révolutionnaire. On se souvient en effet que, tout au début de sa carrière, le lancement du *Génie du christianisme* dans la *Lettre au citoyen Fontanes* de 1800 s'appuie sur une contestation de l'idée staëlienne de perfectibilité. Ici, il s'agira plus précisément d'examiner comment Genlis et Chateaubriand réagissent à la mort de Staël (1817) et à la dissolution du groupe de Coppet.

5 Le texte de Genlis le plus connu aujourd'hui, *La Femme auteur* (1802), contient déjà une caricature probable de Staël dans le personnage de Mélanide, femme ambitieuse et intrigante[6]. À la même époque, l'ouvrage pédagogique *Le Petit La Bruyère* (1801) et surtout la nouvelle *La Femme philosophe* (1803) présentent des critiques explicites de la rivale, portant sur son style, réputé incorrect, et plus encore sur certains points moraux et religieux (l'apologie du suicide, l'exaltation de l'amour-passion, la morale sexuelle et l'union libre, le déisme…). Cette nouvelle, qui a été étudiée notamment par Florence Lotterie, est un bon exemple de la bataille antiphilosophique de Genlis dans son acception la plus large[7]. L'autrice y cite des passages de *Delphine* et de *De l'influence des passions*, mais aussi du *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot et de *De l'Esprit* d'Helvétius pour montrer la déchéance progressive de l'héroïne Gertrude (paronyme de Germaine), corrompue par ces lectures pernicieuses. Qui plus est, Genlis n'hésite pas à citer un de ses propres ouvrages (*La philosophie chrétienne*, 1802) par la bouche de Madame Melrose, la femme-modèle opposée à Gertrude.

6 Ce n'est pas tout. Un roman anonyme paru en 1808, *Hortense ou la Victime des romans et des voyages*, qui constitue la suite d'un roman de Genlis, offre une parodie assez féroce de *Corinne ou l'Italie*. Hortense, riche, stupide et imbue de romans sentimentaux, se rend en Italie où elle ne voit rien et se laisse tromper par deux escrocs. Ici, les romans de Staël sont réduits à un statut hybride, dévalorisé dans une optique classique. Ainsi, si *Corinne* représente le « roman-voyage », *Delphine* est bel et bien un « monstre littéraire »[8]. L'attribution de ce texte n'est pas tout à fait sûre, mais on voit que les arguments de la polémique antistaëlienne de l'autrice sont bien là. Il est à noter aussi que dans son histoire littéraire au féminin (*De l'influence des femmes*, 1811), Genlis, qui n'examine pas l'œuvre de Staël, puisque celle-ci est alors vivante, réserve un chapitre assez dur à la mère de sa consœur, Suzanne Necker, dont elle condamne le style affecté et l'indulgence envers les philosophes ; et Jacques Necker n'est pas épargné non plus[9].

7 Au début de la Restauration, l'amitié de Genlis pour Juliette Récamier et la disparition prématurée de Staël sont à l'origine d'une palinodie partielle et assez ambiguë, sur laquelle je m'arrêterai. Mais rappelons tout de suite la présence de Staël dans les célèbres *Mémoires* (1825) de Genlis, où la polémique revient avec force. La mémorialiste éreinte *Dix années d'exil*, ouvrage posthume de Staël, pour son indiscrétion et son attitude d'auto-commisération[10] ; et surtout, elle dresse un bilan certes plus nuancé que les parodies ou les pastiches précédents, mais qui reste problématique : Staël n'a jamais bien appris le français et écrit mal ; si elle a fini par corriger ses opinions sur le suicide, c'est grâce aux critiques de Genlis ; en définitive, elle avait beaucoup d'esprit, mais elle aurait dû disposer d'un guide moral sûr, à savoir, Genlis elle-même. Celle-ci admet ouvertement qu'elle aurait aimé l'éduquer : « souvent, en pensant à elle, j'ai regretté sincèrement qu'elle n'eût pas été ma fille ou mon élève ; je lui aurois donné de bons principes littéraires, des idées justes et du naturel »[11]. La vocation pédagogique de

l'autrice explique son attitude pour ainsi dire maternaliste, qui apparaît souvent quand elle commente sa consœur, qui était de vingt ans sa cadette.

8 Globalement, la polémique anti-staëlienne de Genlis s'inscrit bien dans l'antimodernisme tel qu'il est envisagé par Antoine Compagnon, surtout en ce qui concerne la réfutation de la philosophie des Lumières et le positionnement contre-révolutionnaire ; en revanche, elle pratique moins la vitupération et l'invective à la Joseph de Maistre[12], procédés trop masculins sans doute, que la satire malicieuse ou allusive, version réputée plus féminine du paradigme antimoderne.

9 Face à cette entreprise réitérée de réfutation du système et du style staëliens, voyons quelle en serait la *pars construens*. Genlis précise à plusieurs reprises qu'elle reconnaît et apprécie le talent et l'intelligence de sa consœur, et qu'elle sépare l'œuvre de la personne[13]. Mais ce qui importe surtout ici, c'est qu'elle retient l'opinion de Staël sur la littérature féminine, qui constitue, avec la pédagogie éclairée, le domaine où Genlis elle-même cesse de nous apparaître comme une antimoderne[14]. Dans *Le Petit La Bruyère*, Genlis évoque *De la littérature*, ouvrage qui contient une mention flatteuse pour elle-même, comme on l'a rappelé. Or, elle ne se prive pas de ridiculiser, encore une fois au nom d'une poétique classique, les formules utilisées par Staël pour la louer, qu'elle trouve maladroites[15]. Toutefois, dans une autre section du *Petit La Bruyère*, elle critique la condamnation de l'écriture féminine dans *Malvina* de Sophie Cottin, ce qui l'amène à déclarer que Staël est « l'auteur qui [...] a parlé sur ce sujet avec le plus de dignité, de raison, de finesse et d'esprit »[16]. En réalité, la position de Staël tout au début du XIX^{e} siècle est encore assez timide, comme l'est d'ailleurs celle de Genlis, puisqu'elles hésitent toutes deux à assumer pleinement l'auctorialité féminine dans le champ littéraire et dans la société, et qu'elles se méfient de la notoriété publique des écrivaines ; mais il est clair qu'elles se situent loin du parti pris de Cottin et qu'elles peuvent enfin s'entendre sur ce point[17].

10 Pourtant, le témoignage principal d'une attitude plus favorable à Staël date du début de la Restauration et prend son origine dans l'amitié de Genlis pour Juliette Récamier. Les deux femmes se fréquentent surtout après la mort précoce de Staël en 1817, et Genlis va jusqu'à offrir à son amie une version romancée de la liaison de Juliette avec le prince Auguste de Prusse. Ce court roman historique au sujet moderne, mais de goût néoclassique, fait l'objet de deux publications posthumes : avec le titre *Le Château de Coppet en 1807* (1831), il est d'abord inséré dans un ouvrage de Georgette Ducrest, nièce de l'autrice, tandis que l'année suivante, il est réimprimé dans une édition séparée, intitulée *Athénaïs ou Le Château de Coppet en 1807* (1832)[18]. Ce texte a été peu apprécié par les rares critiques qui en ont parlé et il est en effet d'un intérêt limité en comparaison avec les meilleurs ouvrages de Genlis, mais il reste précieux pour mon propos[19].

11 Le noyau de l'intrigue porte donc sur la passion, née au premier regard, entre la muse célèbre de l'époque, Juliette Récamier, et le prince prussien, rebaptisés respectivement Athénaïs et Frédéric. Les différences de religion (catholicisme *vs* protestantisme), sociales, politiques (rapports entre l'Empire et la Prusse) et un scrupule d'ordre moral (Juliette est mariée et hésite à abandonner son mari tombé en disgrâce) amènent les deux amants à un renoncement noble et sublime à leur union, sur le modèle de *Bérénice* ou du *Dernier Abencérage* de Chateaubriand, alors inédit mais connu dans l'entourage de l'écrivain. Comme le dit Athénaïs à Frédéric, « Votre gloire et la mienne exigent ce cruel sacrifice »[20]. Cette idylle avortée et exemplaire avait d'ailleurs tout pour plaire à Genlis, qui prêche dans ses récits la méfiance vis-à-vis de l'amour-passion. Ainsi le

roman contient-il une réécriture de *La Nouvelle Héloïse* (IV, 17), facile à repérer dans la scène de l'excursion en bateau sur le lac Léman, où les invités de Staël admirent les rochers de Meillerie, rendus célèbres par le roman de Rousseau. Alors qu'un orage violent se déchaîne, Athénaïs s'évanouit dans les bras de Frédéric, révélant de la sorte leur passion aux amis qui les accompagnent. Pourtant, le double danger météorologique et passionnel est en définitive écarté, le premier étant bien entendu une métaphore du second, et la scène illustre, selon le commentaire de la narratrice, « un roman plus pur »[21] que celui de Rousseau. On se souvient en effet que dans l'épisode correspondant de *La Nouvelle Héloïse*, Saint-Preux est tenté de se jeter dans le lac avec Julie.

12 Comme les titres des deux éditions l'indiquent, l'action du roman se déroule à Coppet au début de l'exil de Staël, et l'animatrice du célèbre groupe joue un rôle important dans le récit. Genlis ne s'est jamais rendue à Coppet, mais elle a pu se procurer des informations par Récamier elle-même, et aussi par ses nièces Georgette Ducrest et Henriette de Sercey[22]. Les « états généraux de l'Europe » (Stendhal) sont présentés d'une manière assez superficielle, la plupart du temps par la technique mondaine du *name-dropping*. Autrement dit, plusieurs invités, comme Benjamin Constant, Jean de Sismondi, Prosper de Barante ou Julie de Krüdener, sont nommés, mais ne sont pas développés. Les habitudes non-conformistes du groupe, telles que l'écriture en public de billets doux, sont présentées d'un œil indulgent, par respect pour la destinataire du texte. On lit bien dans les propos d'un personnage que l' « air contagieux » de Coppet « échauffe et tourne toutes les têtes, et [...] donne aux entretiens, aux passions, aux lettres datées de ce séjour magique, je ne sais quoi d'extraordinaire et d'idéal qui manque peut-être quelquefois de justesse, mais qui subjugue, qui entraîne l'imagination »[23], ce qui n'est pas tout à fait flatteur dans l'optique de Genlis ; mais la satire est généralement absente, et ce sont la grâce et la rectitude d'Athénaïs et, dans une moindre mesure, les qualités intellectuelles de son amie Germaine qui dominent. Conformément à la vulgate, celle-ci est vive, impulsive, inconstante. La rapidité de sa pensée et la variété de ses émotions la poussent à changer tout à coup de sujet dans la conversation[24]. De plus, elle a tendance à s'immiscer dans la liaison d'Athénaïs et de Frédéric, qu'elle contribue à créer comme s'il s'agissait d'une de ses fictions romanesques. Elle croit aux coups de foudre et pousse son amie au divorce. À la fin, elle accepte la noble décision d'Athénaïs, mais persuade Frédéric de retarder son départ[25]. Et surtout, elle assiste à la séparation des amants où elle est la seule à parler, en scellant les adieux avec des propos raisonnables. Bref, elle joue le rôle d'une entremetteuse doublée d'une marraine, ce qui ne va pas sans un certain ridicule, dont on peut se demander s'il est toujours involontaire. Dans une lettre adressée à Récamier pendant la rédaction d'*Athénaïs*, Genlis assure que Staël y est « admirable jusqu'au bout »[26]. Ce n'est pas tout à fait le cas, mais il est vrai que l'autrice évite avec soin tout motif sérieux de désaccord, et toute allusion aux points épineux qu'elle avait attaqués dans ses ouvrages précédents. Elle va jusqu'à exploiter l'intertexte staëlien puisque, peu avant le départ du prince, Athénaïs danse, puis joue de la harpe, tandis que Staël lit la seconde improvisation de Corinne, qui fonctionne dans ce contexte comme un adieu à l'amour et au bonheur[27]. Le roman se conclut d'ailleurs par une mention du tableau de Gérard représentant l'héroïne staëlienne au cap Misène, offert par le prince Auguste à Récamier. Pourtant, un fort soupçon de mauvaise foi plane sur cet hommage au « bel ouvrage de *Corinne* », puisque, même sans compter le cas douteux d'*Hortense*, les

Mémoires de Genlis sont formels : *Corinne* « manque d'invention, de vraisemblance et d'intérêt »[28].

13 Par ailleurs, dans le contexte de la Restauration, la condamnation du despotisme napoléonien l'emporte sur toute considération anti-Lumières. Staël et Athénaïs sont exilées, et le prince a été fait prisonnier. Une bonne partie de cette biofiction est consacrée aux récits de leurs vicissitudes sous l'Empire, et l'explicit de 1832, légèrement différent de celui de 1831 (ce qui pose un problème philologique), évoque « cette lutte constamment belle de plusieurs nobles vies contre de rigoureuses destinées » et « ce qui honore le plus la nature humaine, et témoigne le plus de sa dignité »[29]. On dirait presque que Genlis se réinvente en tant qu'antibonapartiste résolue.

14 De fait, la satire antimoderne n'est pas absente dans *Athénaïs*, mais elle change de cible, en s'attaquant au romantisme allemand. Dès les premières pages, le dramaturge Zacharias Werner expose sa théorie de l'amour, basée sur le mythe platonicien de l'androgyne, selon laquelle chacun doit chercher sa propre moitié perdue. Or, cette suggestion qui, sous des formes variées, va nourrir plus tard le romantisme français, est expédiée ici comme une idée farfelue et extravagante. Mais c'est surtout August Schlegel qui fait les frais du classicisme genlisien. Dans le roman, c'est un individu assez lourd et tout à fait dépourvu d'esprit et d'humour, qui voudrait corriger Racine et n'arrive même pas à suivre la conversation. Son penchant sentimental pour Staël ne fait qu'augmenter son ridicule. Or, si cette germanophobie antiromantique était tolérable voire courante au début de la Restauration, époque de la rédaction du texte, elle ne l'est plus dans le contexte littéraire de la monarchie de Juillet, époque de la publication, et chacune des deux éditions du roman de Genlis porte une note où l'éditeur se dissocie de cette caricature[30]. Il est donc évident que la romancière déplace sa verve satirique des Lumières au romantisme.

15 En définitive, la réhabilitation de Staël dans *Athénaïs* ne va pas sans quelques ambiguïtés et surtout, elle ne correspond pas à un tournant vers la modernité. C'est ce que peut confirmer l'explicit, sur le château désert après la mort de sa propriétaire :

> Le château de Coppet, si animé pendant plusieurs années, même aux jours de l'exil, maintenant est désert. Les émotions de gloire, de douleur, d'espérance [...], tout est remplacé par le silence du tombeau. Les étrangers ne vont plus visiter ce lieu que comme un lieu d'anciens souvenirs ; il a pris sa place, en quelque sorte, parmi les ruines illustres.[31]

16 En effet, Coppet devient vite l'objet de pèlerinages littéraires et culturels. La transformation de Coppet en parc littéraire implique une sorte de momification qui désamorce le potentiel progressiste et subversif du groupe ; mais surtout, traiter le château de « ruine illustre » constitue une célébration bien douteuse. C'est comme si, au-delà du respect dû à une femme célèbre disparue, on suggérait la fin d'une idéologie, alors qu'un essai de John Isbell a montré la postérité, certes problématique, mais réelle, du groupe de Coppet dans les années 1820[32]. Vers 1818, Genlis estimait sans doute que tout s'arrangerait avec le retour des Bourbons.

17 L'image de Coppet désert revient chez Chateaubriand, qui mentionne et cite d'ailleurs *Athénaïs* dans le livre Récamier des *Mémoires d'outre-tombe*, pour montrer que l'influence bienfaisante de Juliette avait su rapprocher Genlis de Staël[33]. Peu après la rédaction d'*Athénaïs*, Genlis a tenté d'associer Chateaubriand à l'entreprise anti-Lumières par excellence, une mise à jour et une réécriture catholique de l'*Encyclopédie*, qui va rester

inaboutie[34]. Quant à Chateaubriand et Staël, on connaît les vicissitudes de leur relation : d'abord adversaires au sujet de la perfectibilité, ils se sont retrouvés sous l'enseigne antibonapartiste, et, de nouveau, grâce à l'amitié commune pour Récamier[35]. Distant des idées libérales du groupe, et sans doute indifférent à toute forme de sociabilité dont il ne serait pas le centre, Chateaubriand n'a pas fréquenté Coppet du vivant de Staël, hormis une visite hâtive en 1805 qu'il raconte dans ses mémoires en insistant sur l'humeur sombre et sur la solitude de la châtelaine, à rebours donc des récits animés sur les activités du château[36].

18 Chateaubriand exprime son admiration à l'égard de sa consœur dans plusieurs pages des *Mémoires d'outre-tombe*, mais c'est dans un passage en particulier que l'on trouve sa propre version du « désert » et des « ruines » de Coppet après la mort de la propriétaire. Il y est question d'une visite au château avec Récamier, en 1832. Juliette va rendre hommage au tombeau de son amie, tandis que Chateaubriand l'attend à l'écart. Le sépulcre de la famille Necker, où Germaine gît avec ses parents, est d'ailleurs fermé à tout visiteur et il est peu probable que Juliette ait pu y pénétrer. L'exclusion de Chateaubriand semble plutôt souligner l'amitié intime des deux femmes[37]. Mais si Juliette revit son séjour à Coppet, Chateaubriand a des réminiscences d'une autre sorte :

> Je suis allé hier visiter Coppet. Le château était fermé ; on m'en a ouvert les portes ; j'ai erré dans les appartements déserts. Ma compagne de pèlerinage a reconnu tous les lieux où elle croyait voir encore son amie [...] ; des jours écoulés ont remonté devant elle : c'était comme une répétition de la scène que j'ai peinte dans *René* [...].
> Je me rappelais aussi ce que j'ai dit, dans ces *Mémoires*, de ma dernière visite à Combourg, en partant pour l'Amérique. Deux mondes divers, mais liés par une secrète sympathie, nous occupaient, madame Récamier et moi.[38]

19 Ce récit de la visite à Coppet de 1832, situé dans la quatrième et dernière partie des *Mémoires d'outre-tombe*, fait écho à l'adieu à Combourg désert de la première partie et à sa transposition fictionnelle antérieure dans *René*. C'est souligner avec force que sous Juillet les ruines ne sont plus tout simplement celles de l'Ancien Régime, mais aussi celles des Lumières et de leur héritage. C'est ce que peut montrer la suite du texte :

> Resté assis sur un banc devant le mur d'enceinte, je tournais le dos à la France et j'avais les yeux attachés, tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève : les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura ; on eût dit d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil. J'apercevais, de l'autre côté du lac, la maison de lord Byron, dont le faîte était touché d'un rayon du couchant ; Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle, et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié. C'était au pied du tombeau de madame de Staël que tant d'illustres absents sur le même rivage se présentaient à ma mémoire : ils semblaient venir chercher l'ombre leur égale pour s'envoler au ciel avec elle et lui faire cortège pendant la nuit. Dans ce moment, madame Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage funèbre elle-même comme une ombre. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu, où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé.[39]

20 La vision du soleil couchant se transfigure en une sorte d'apothéose de Staël, qui monte au ciel entourée d'une auréole (c'est une acception possible du mot « gloire ») et accompagnée par les libres penseurs Voltaire, Rousseau et Byron, évoqués intentionnellement par Chateaubriand à travers un procédé métonymique (ils avaient tous habité ou séjourné dans la région du lac). L'amie disparue ne craint pas la comparaison avec ces noms illustres, elle est leur égale. On notera aussi la christianisation de cette assomption laïque, ce dont témoigne la citation évangélique

que l'on lit dans le sépulcre : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant dans le ciel ? »[40]. S'agit-il pour autant d'une réhabilitation des Lumières chez l'apologiste du christianisme, grâce à une sorte de syncrétisme ? Disons plutôt que dans le contexte du désenchantement politique de Chateaubriand sous Louis-Philippe, la vieille polémique anti-Lumières n'a guère plus de sens, face à ce qui va devenir sa véritable obsession : le fantasme d'une société industrielle bourgeoise, masse sans visage[41]. Chateaubriand a recours ici à une variante d'un procédé qui lui est cher, l'appel des morts[42]. Cette sorte d'appel des morts au couchant montre donc que si Chateaubriand lui-même a sombré avec la monarchie héréditaire et légitime, ses anciens adversaires ne sont plus là, et on peut se demander s'ils échappent à la menace de l'oubli. Peu avant cette visite, en 1831, il se promène près de Ferney, « où il n'entre plus personne », et minimise avec une ironie glaciale la fortune posthume de Voltaire, dont « [l]a renommée fait encore un peu de bruit dans un petit coin de notre petite terre »[43]. En même temps, la clausule du récit de la visite à Coppet possède un sens indécidable et marque le texte de son ambiguïté : vanité/vérité de la gloire/de la vie[44].

21 En conclusion, dans leurs tombeaux de Germaine de Staël, Genlis et Chateaubriand célèbrent l'autrice disparue sans renoncer tout à fait à leurs postures antimodernes. Ils mettent l'accent, chacun à sa manière, sur les Lumières révolues. On rend théoriquement honneur à un panthéon moderne selon le culte néoclassique des grands hommes (d'une femme en l'occurrence, ce qu'il faut bien relever) ; mais si les ruines imaginaires évoquées par Genlis sont des vestiges mélancoliques et somme toute inoffensifs, qui ne contredisent pas une attitude optimiste vis-à-vis de l'histoire vers 1818, celles des châteaux abandonnés et complémentaires de Chateaubriand, Combourg et Coppet, « divers, mais liés par une secrète sympathie », comme il l'écrit, relèvent plutôt d'un fantasme apocalyptique. Dans sa vision panoramique depuis Coppet désert, Chateaubriand tourne le dos à une France qui lui est désormais étrangère. Mais au fond, il s'inscrit dans l'imaginaire catastrophique de Paris en ruines que retrace Giovanni Macchia depuis la Révolution jusqu'aux démolitions d'Haussmann, et plus précisément dans « la crainte qui s'empara de l'humanité, par delà les idéologies elles-mêmes, après la fin des Lumières et de leur idée de perfectibilité humaine, et après le déclin de l'astre napoléonien »[45].

22 Une alternative partielle à cette impasse antimoderne se situerait ailleurs, loin tant de l'audace du groupe de Coppet que des positions surannées du salon de Genlis à l'Arsenal. Elle consisterait dans le compromis judicieux de l'Abbaye-aux-Bois, exemple d'une sociabilité discrètement moderne animée par Juliette Récamier, qui avait su doser dans son salon le conservatisme et l'innovation tant politiques que littéraires, et rapprocher de son amie progressiste les célèbres défenseurs de la morale et de l'esthétique chrétiennes, sous le portrait de Corinne par Gérard.

NOTES

1. Voir par exemple l'opinion de Georgette Ducrest, nièce de Genlis, qui préfère sa tante à Germaine de Staël tout en soulignant qu'elles ne sont pas comparables à cause de leurs différences : Ead., *Paris en province*, Paris, Ladvocat, 1831, t. III, p. 156-158 et Ead., *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, [Paris], s.n., 1863, p. 24 ; sur la comparaison des deux autrices, voir aussi G. de Broglie, *Madame de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, p. 363-373.

2. Voir F. Bercegol, S. Genand et F. Lotterie (dir.), *Une « période sans nom ». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2016. Sur la réception problématique de Genlis, voir surtout M.-E. Plagnol-Diéval, « Aimer ou haïr Madame de Genlis », dans R. Mortier et H. Hasquin (dir.), *Portraits de femmes*, dans *Études sur le XVIIIe siècle*, vol. XXVIII, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2000, p. 89-98 ; et M. Reid, *Avant-propos*, dans F. Bessire et M. Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 12-14.

3. Voir M. Reid, *Félicité de Genlis. La pédagogue des Lumières*, Paris, Tallandier, 2022, p. 186-189.

4. Voir respectivement G. Ducrest, *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, cit., p. 24 et Mme de Staël, *De la littérature* [1800], éd. G. Gengembre et J. Goldzink, Paris, Flammarion, « GF », 1991, p. 360.

5. Ch.-A. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes* [1844], éd. G. Antoine, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1998, p. 186. Sur l'hostilité de Genlis, voir A. Nikliborg, « Histoire d'une animosité littéraire : Mme de Genlis contre Mme de Staël », dans *Romanica Wratislaviensia*, 1, 1968, p. 81-96.

6. Mme de Genlis, *La Femme auteur* [1802], éd. M. Reid, Paris, Gallimard, 2007, p. 31-33.

7. F. Lotterie, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII^e siècle*, Paris, Garnier, 2013, p. 263-280. Voir aussi D. Sicco, « Une mauvaise morale dans un mauvais style. Genlis juge de Staël dans *La Femme philosophe* », dans *Cahiers staëliens*, 73, 2023, p. 15-31 et, pour la critique plus générale des Lumières, F. Bessire, « Madame de Genlis ou "l'ennemie de la philosophie moderne" », dans F. Bessire et M. Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, cit., p. 279-289.

8. [Mme de Genlis], *Hortense ou la Victime des romans et des voyages, pour faire suite à* Sainclair *par Madame de Genlis*, Paris, Bossange, 1808, p. 30 et 80. Voir Mme de Genlis, *Sainclair ou la Victime des sciences et des arts*, Paris, Maradan, 1808. Sur les deux romans, voir H. Belnap Jensen, *« Portraitistes à la plume » : Women Art Critics in Revolutionary and Napoleonic France*, thèse de doctorat, University of Kansas, 2007, p. 160-174.

9. Mme de Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française*, Paris, Maradan, 1811, p. 292-344. On notera aussi la citation non déclarée d'un passage de *Corinne ou l'Italie* dans le chapitre sur Sophie Cottin, *ibid*., p. 351.

10. Mme de Genlis, *Mémoires*, Paris, Ladvocat, 1825, t. VII, p. 171-175.

11. *Ibid*., t. V, p. 354-355. Voir D. Zanone, « Morale de la mémoire (sur les *Mémoires* de Mme de Genlis) », dans F. Bessire et M. Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, cit., p. 197-199.

12. A. Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 137-151.

13. Voir par exemple Mme de Genlis, *Mémoires*, cit., t. III, p. 323.

14. Dans cette perspective, voir surtout M. Reid, *Félicité de Genlis. La pédagogue des Lumières*, cit.

15. Mme de Genlis, *Le Petit La Bruyère* [1799], nouv. éd., Paris, Maradan, 1801, p. 317-319 ; voir *supra*, note 4.

16. *Ibid*., p. 225. Genlis se réfère sans doute à Mme de Staël, *De l'influence des passions* [1796], éd. F. Lotterie, Paris, Champion, 2008, p. 183-195 et *De la littérature*, cit., p. 332-342.
17. De son côté, Sophie Cottin se ravisa sur ce point et supprima le passage en question ; voir à ce propos S. Lorusso, « Madame Cottin face à Madame de Staël », dans F. Bercegol et C. Klettke (dir.), *Les Femmes en mouvement*, Berlin, Frank & Timme, 2017, p. 73-87.
18. Mme de Genlis, *Le Château de Coppet en 1807*, dans G. Ducrest, *Paris en province*, cit., t. III, p. 193-352 ; Mme de Genlis, *Athénaïs ou le Château de Coppet en 1807*, Paris, Didot, 1832. Selon G. de Broglie, le roman aurait été rédigé vers 1818 (Id., *op. cit*., p. 411-412).
19. Voir Ch.-A. Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, cit., p. 196-197 et É. Herriot, *Mme Récamier et ses amis*, Paris, Plon, 1905, t. I, p. 174-175. Pour une lecture plus récente centrée sur la représentation de l'héroïne voir D. Gleizes, « Juliette Récamier au filtre du roman : anecdotes biographiques et modèles fictionnels », dans D. Gleizes et S. Moussa (dir.), *Juliette Récamier dans les arts et la littérature. La fabrique des représentations*, Paris, Hermann, 2011, p. 97-100.
20. Mme de Genlis, *Athénaïs ou Le Château de Coppet en 1807*, cit., p. 100.
21. *Ibid*., p. 103.
22. Voir G. de Broglie, *op. cit*., p. 364-365 et O. d'Haussonville, « Madame de Staël vue par la baronne de Finguerlin », dans *Cahiers staëliens*, 45, 1993, p. 31-45.
23. Mme de Genlis, *Athénaïs ou Le Château de Coppet en 1807*, cit., p. 40 ; propos de sir Henry Seymour, personnage inspiré sans doute par l'archéologue américain John Izard Middleton.
24. *Ibid*., p. 27-28.
25. *Ibid*., p. 50-53, p. 101-102 et p. 142-144. « J'admire [...] avec quelle facilité vous composez un roman », dit Athénaïs à son amie (*ibid*., p. 51).
26. G. Ducrest, *Paris en province*, cit., t. III, p. 156.
27. Cf. Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie* [1807], éd. S. Balayé, Paris, Gallimard, 1985, p. 148 et note 14 (note de l'autrice, où elle affirme s'être inspirée de Récamier pour la danse de Corinne) et p. 349-355 (improvisation au cap Misène).
28. Pour ces évaluations opposées, voir respectivement Mme de Genlis, *Athénaïs ou Le Château de Coppet en 1807*, cit., p. 155 et *Mémoires*, cit., t. V, p. 351.
29. Mme de Genlis, *Athénaïs ou le Château de Coppet*, cit., p. 159. Les extraits cités sont absents dans le texte de 1831, que l'éditeur Pierre-François Ladvocat dit avoir copié du manuscrit de Genlis ; voir G. Ducrest, *Paris en province*, cit., t. III, p. 195-196 et p. 351-352. L'édition séparée de 1832 ne fournit aucune indication sur le texte reproduit et sur l'éditeur.
30. Voir ces deux notes différentes respectivement dans G. Ducrest, *Paris en province*, cit., t. III, p. 215 et dans Mme de Genlis, *Athénaïs*, cit., p. 23-24. Auguste de Prusse déplore à son tour ce portrait-charge de Schlegel dans une lettre à Récamier du 22 septembre 1831 (É. Herriot, *op. cit.*, t. I, p. XXXVI). Pour l'antiromantisme de Genlis voir par exemple le chapitre « Du prétendu genre appelé romantique » à la fin des *Mémoires*, cit., t. VIII, p. 145-154.
31. Mme de Genlis, *Athénaïs*, cit., p. 158-159.
32. J. Isbell, « Présence de Coppet et romantisme libéral en France, 1822-1827 », dans F. Tilkin (dir.), *Le Groupe de Coppet et le monde moderne*, Liège, Presses universitaires de Liège, 1998, p. 395-418. Sur les pèlerinages littéraires à Coppet voir M.-C. Hoock-Demarle, « Coppet, lieu de mémoire », dans *Cahiers staëliens*, 45, 1993, p. 76-90 et, sur l'opposition à Staël tout au long du siècle et au-delà, le dossier « "Est-ce sérieusement que vous me haïssez ?" Ennemis et contradicteurs de Madame de Staël », dans *Cahiers staëliens*, 53, 2002.
33. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* [1849], éd. J.-C. Berchet, Paris, Le Livre de poche, « La Pochothèque », 2003-2004, t. II, p. 1314-1315.

34. F. Letessier, « Chateaubriand et Madame de Genlis », dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, juin 1969, p. 261-266.
35. Parmi les études récentes sur les rapports entre les deux auteurs voir B. Poirier, « "Une femme qui n'a point de rivale". Staël et Chateaubriand, ou comment construire son image d'auteur », dans *La Revue des lettres modernes*, 2023/7, série Chateaubriand, 1, « Sociabilités littéraires », p. 69-85. Rappelons en outre que Chateaubriand a rencontré Récamier chez Staël et qu'il l'a retrouvée peu avant la mort de celle-ci ; voir le livre Récamier, *Mémoires d'outre-tombe*, cit., t. II, p. 1286 et p. 1363-1365.
36. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XVII, 3, cit., t. I, p. 774.
37. Sur ce point, voir F. Vasarri, « De quelques femmes. Chateaubriand et la littérature féminine », dans F. Bercegol, P. Glaudes, J.-M. Roulin (dir.), *Chateaubriand, nouvelles perspectives critiques*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 120-121.
38. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XXV, 21, cit., t. II, p. 630-631 ; cf. III, 14, ibid., t. I, p. 222-224 et *René*, dans Id., *Atala. René. Les Aventures du dernier Abencérage* [1801, 1802, 1826], éd. J.-C. Berchet, Paris, Flammarion, « GF », 1996, p. 187-188.
39. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XXV, 21, cit., t. II, p. 632.
40. *Ibid*. (La citation est tirée de l'*Évangile selon Luc*, XXIV, 5). J.-C. Cavallin (*Chateaubriand mythographe*, Paris, Champion, 2000, p. 323) propose d'y voir le modèle de l'assomption de la Vierge ; voir aussi O. Catel, « Chateaubriand au tombeau de Coppet : une rencontre d'outre-tombe », dans *Cahiers staëliens*, 58, 2007, p. 93-103.
41. Voir F. Vasarri, « Fragments d'un voyage en France », dans *Nineteenth-Century French Studies*, 46, 2018, p. 270-284.
42. F.-R. de Chateaubriand, *Le Congrès de Vérone* [1838], Genève, Slatkine, 1979, p. 497-499 et *Mémoires d'outre-tombe*, XXXIX, 3, cit., t. II, p. 825-827. Voir A. Verlet, *Les Vanités de Chateaubriand*, Genève, Droz, 2001, p. 314-316.
43. F.-R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XXXIV, 7, cit., t. II, p. 508-510.
44. Dans une perspective différente, Marc Fumaroli insiste sur la présence enchanteresse de Récamier dans la visite à Coppet, qui marque le début d'une vie nouvelle pour Chateaubriand. Voir M. Fumaroli, *Chateaubriand. Poésie et Terreur* [2003], Paris, Gallimard, « Tel », 2006, p. 581-582.
45. G. Macchia, *Le rovine di Parigi* [1985], Milan, Mondadori, 1988, p. 376 (nous traduisons).

RÉSUMÉS

Germaine de Staël a été attaquée à plusieurs reprises par Félicité de Genlis pour son style et surtout pour ses idées. Dans le cadre de l'antimodernisme post-révolutionnaire, cet article compare le roman *Athénaïs ou le Château de Coppet en 1807* de Genlis, écrit pour Juliette Récamier, avec le récit d'une visite de Chateaubriand à Coppet dans les *Mémoires d'outre-tombe*, pour montrer comment les auteurs réagissent à la mort de Staël et à la dissolution de son groupe. Dans leurs tombeaux de Germaine de Staël, Genlis et Chateaubriand célèbrent l'autrice disparue d'une manière ambiguë, et sans renoncer tout à fait à leurs postures antimodernes.

Germaine de Staël was criticised on several occasions by Félicité de Genlis for her style and especially for her ideas. In the context of post-revolutionary anti-modernism, this article compares the novel Athénaïs ou le Château de Coppet en 1807 by Genlis, written for Juliette Récamier, with the account of a visit to Coppet in Chateaubriand's Mémoires d'outre-tombe, to

show how the authors reacted to Staël's death and the dissolution of her group. In their tombeaux of Germaine de Staël, Genlis and Chateaubriand celebrate the deceased author in an ambiguous manner, and without abandoning completely their anti-modern postures.

INDEX

Keywords : Staël (Madame de), Genlis (Madame de), Chateaubriand (François-René de), antimoderns, post-revolutionary France
Mots-clés : Staël (Madame de), Genlis (Madame de), Chateaubriand (François-René de), antimodernes, après-révolution

AUTEUR

FABIO VASARRI

IDREF : https://idref.fr/078622190
VIAF : http://viaf.org/viaf/76482594
ISNI : https://isni.org/isni/0000000001454486
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb13570041g